

“M pour Mabel”. Face au deuil : désir ou dressage

« *L'archéologie de la douleur ne se fait pas avec ordre et méthode* »[\(1\)](#).

Le téléphone retentit. Helen apprend que son père vient de mourir d'une crise cardiaque. « Mort. Je me suis retrouvée au sol. Les jambes coupées, je m'étais effondrée »[\(2\)](#).

Son monde vacille. Sans conjoint ni enfant, cette historienne passionnée de fauconnerie depuis l'enfance se met alors en tête de faire l'acquisition d'un autour. Moment de franchissement. Car l'autour, « Graal obscur des ornithologues »[\(3\)](#), animal sanguinaire des forêts profondes, est réputé indressable. « Il y a là-dedans quelque chose de vivant »[\(4\)](#) se formule-t-elle au moment tant attendu de réceptionner la boîte renfermant l'oiseau. Et la voilà qui, croyant pouvoir dénicher son père au cœur de la forêt, se retranche dans sa forteresse avec son rapace.

Livre autobiographique aux accents hamlétiens, M pour Mabel retrace une quête à la frontière entre vie et mort, beauté et laideur, humanité et sauvagerie. Dans ce long travail archéologique en compagnie de Freud, « parce qu'il était encore à la mode à l'époque »[\(5\)](#), Helen tente de dénouer les nœuds de sa tragédie, les liens qui l'unissent au père. C'est dans un jeu en miroir avec l'auteur de La quête du roi Arthur, T.H. White[\(6\)](#), lui-même ayant tenté de dresser un autour dans une lutte sans merci, qu'elle aborde la question du dressage des pulsions.

La passion d'Helen pour la fauconnerie prend sa source dans celle du père qui, enfant, observait les avions bombardiers pendant la guerre, et qui devint photoreporter. Selon Helen, son père luttait avec son appareil contre la disparition. Elle évoque par ailleurs une perte précoce dont elle fut longtemps tenue dans l'ignorance, celle de son frère jumeau mort peu

après sa naissance : « J'avais toujours eu l'impression qu'il me manquait une partie de moi-même »(7).

Nous mesurons là que la dimension scopique occupe une place de choix, ce que nous retrouvons dans sa position de spectatrice depuis sa plus tendre enfance.

Sa fascination dévorante pour l'autour s'origine d'ailleurs dans un épisode d'une terreur exquise lorsqu'à 12 ans, elle assiste frissonnante à la mise à mort d'un faisan par un autour. Elle repart avec six plumes du faisan dans son poing. « C'était la mort que j'avais vue »(8).

La perte brutale du père donne alors l'occasion à cet oiseau du passé de faire retour : « C'était l'autour qui s'était emparé de moi, pas l'inverse »(9). Elle l'appellera Mabel(10).

Se comparant à Hamlet qui n'est fou « que par le vent du nord-nord-ouest » et qui sait « distinguer un faucon d'un héron »(11), Helen cherche à tamponner la douleur du deuil par cette folie passagère, « pour combler l'abîme et construire un monde neuf et à nouveau habitable »(12). Dans ce bricolage, elle va mettre en œuvre une modalité du fort-da : « Il n'y avait rien qui puisse autant soulager mon cœur en deuil que l'autour revenant sur mon poing »(13).

Lacan précise: « (...) le deuil, qui est une perte véritable, intolérable à l'être humain, provoque pour lui un trou dans le réel. (...) ce trou se trouve offrir la place où se projette précisément le signifiant manquant. (...) Ce signifiant, vous ne pouvez le payer que de votre chair et de votre sang. Il est essentiellement le phallus sous le voile »(14).

Helen fait appel à tous les signifiants du dressage pour venir border le trou. L'un d'eux d'ailleurs, « Yarak », est un terme turc pour désigner l'autour lorsqu'il est d'humeur à tuer – et qui signifie en argot « pénis ». Cette humeur à tuer, Helen la mettra en acte dans des séquences de mise à mort et de dévoration. De quoi faire surgir sa question : « Tel était le grand mystère qui se reproduisait chaque fois. Comment les cœurs cessent de battre »(15). Le cœur, c'est celui du père, du frère, le sien.

Au fur et à mesure, Helen repère que cela ne peut constituer à terme une solution, que c'est un renversement : « Je suis devenue un spectacle (...). Pour la communauté, je représente la mort »⁽¹⁶⁾.

Face à la disparition jugée « absurde » du père, parviendra-t-elle à redorer le blason paternel ? Aiguillonnée par le dard de la culpabilité, Helen se réveillera-t-elle ?

Ce parcours si singulier montre comment un sujet tente de dresser un cœur sauvage, d'appriivoiser sa question entre vie et mort, et de se dresser soi-même pour évacuer la question du désir.

« J'étais furieuse contre moi-même, contre ma propre certitude inconsciente que la nature était le remède dont j'avais besoin. Nos mains sont là pour serrer les mains d'autres humains. Elles ne doivent pas seulement servir de perche à un faucon »⁽¹⁷⁾.

⁽¹⁾ Macdonald H., *M pour Mabel (H is for hawk, 2014)*, Fleuve Editions, Paris, 2016, p. 270.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 23.

⁽³⁾ *Ibid.*, p.13.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p.78.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p.115.

⁽⁶⁾ T.H. White (1906-1964) a écrit un livre sur le dressage de son autour : *The Goshawk* (1951).

⁽⁷⁾ H. Macdonald, *op. cit.*, p.74

⁽⁸⁾ *Ibid.*, p.34.

⁽⁹⁾ *Ibid.*, p.39.

⁽¹⁰⁾ « Mabel » vient du mot latin « amabilis » = « aimable », « digne d'être aimé ». Par superstition, le choix du nom du rapace est fait de façon inversement proportionnelle aux qualités attendues par le fauconnier.

⁽¹¹⁾ Shakespeare W., *Hamlet* (1603), Librio, Paris, 2004, p. 49.

⁽¹²⁾ Macdonald H., *op. cit.*, p. 28.

⁽¹³⁾ *Ibid.*, p.189.

⁽¹⁴⁾ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, « Le désir et son interprétation » (1958-1959), Seuil, Paris, 2013, p. 398.

⁽¹⁵⁾ Macdonald H., *op. cit.*, p. 266.

⁽¹⁶⁾ *Ibid.*, p. 300.

⁽¹⁷⁾ *Ibid.*, p. 294.